

To Bed or Not to Bed?

Alexandre Lazaridès

Number 40, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (1986). Review of [*To Bed or Not to Bed?*] *Jeu*, (40), 255–260.

ment étrangère, voire étrange, pour l'autre. Mais est-ce l'astucieux dosage de langueur, de sensualité et d'austérité? Est-ce l'idéal — discutable — enfin touché que célébrait et que pleurait le texte? Cette histoire d'hommes aurait pu être close sur elle-même, larmoyante. Or, elle était émue, véritablement émue, et elle a donné lieu à un spectacle réussi. Beau et violent. Et sans compromis.

diane pavlovic

to bed or not to bed?

«Au théâtre, quand le rideau se lève, une question est posée : baiseront-ils ?
S'ils baisent, c'est une comédie. S'ils ne baisent pas, c'est un drame.»
Marcel Pagnol

à décor réaliste...

Le décor qui accueille le spectateur a quelque chose d'hyperréaliste qui n'est pas sans rappeler les représentations paroissiales où l'on se débrouille avec les moyens du bord. Il s'agit, selon les premières apparences, du local vétuste d'un quelconque grand fonctionnaire. Le centre de la scène est occupé par un vieux pupitre massif dont le fauteuil tourne le dos à la salle, comme pour boudier. Dans un coin, une corbeille à papier déborde, entourée de sacs à l'enseigne de Steinberg; un annuaire téléphonique fatigué dans un autre coin. À gauche, un fauteuil sans accoudoir. Puis, deux portes : l'une, au fond, capitonnée de cuir noir, immense, démesurée; l'autre, de dimensions plus humaines, à droite. L'ensemble fait fané, un peu sinistre, presque sale. Qui donc peut hanter de pareils lieux ? De quelle époque décrépète s'agit-il ? Et on pressent que la pièce devra être évaluée à l'aune du «vécu» et du «sens de la réalité», ce qui est une croyance comme une autre.

...meurtre gai

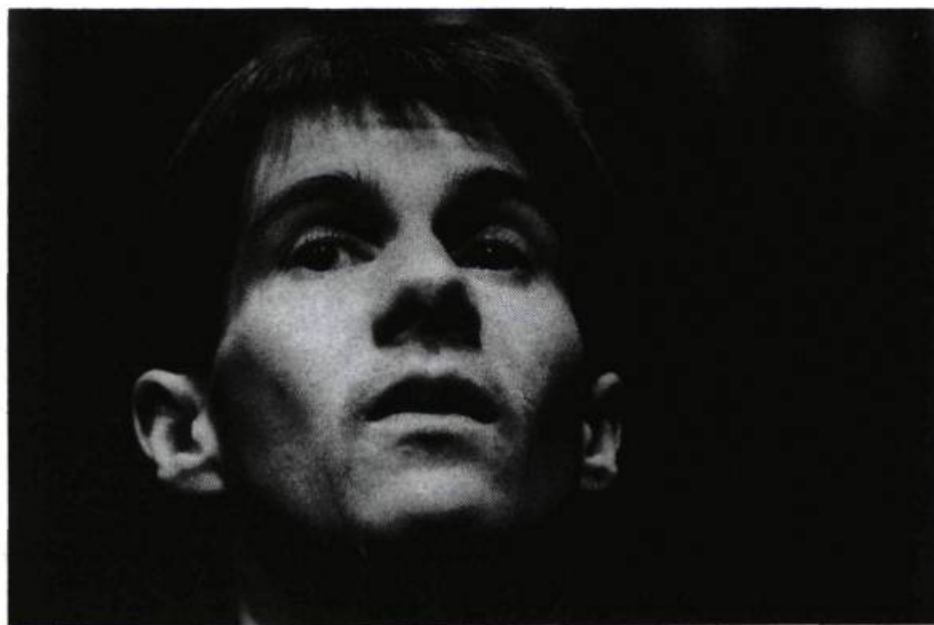
C'est là que va se tenir l'interrogatoire d'un jeune prostitué, Yves, qui a tué son amant deux jours auparavant. Pour se livrer à la justice, il a donné rendez-vous à un inspecteur de police. Il y met une condition insolite : attendre l'arrivée d'un juge de ses connaissances, dont c'est justement le bureau. Cette arrivée, annoncée comme imminente, est guettée par une meute de journalistes refoulés derrière la grande porte, et qui le resteront. Dans la condition posée, le policier appréhende un scandale dont pâtirait sa carrière. En fin de compte, l'inculpé renoncera à son projet, et nous apprendrons qu'il a tué Claude par excès d'amour, et par incompatibilité professionnelle, si l'on peut dire. Tel est l'argument, mais ce n'est qu'après deux heures d'empoignades verbales, parfois si tonitruantes qu'on n'y comprend goutte, et de demi-confessions successivement rectifiées, que nous découvrirons que le motif du meurtre était plus important que le meurtre lui-même. Le drame policier était un leurre qui dérobaient le vrai drame, le drame «profond» de la difficulté d'aimer. Thème inusable, quelque peu rafraîchi d'avoir été transporté dans le monde, exotique pour plusieurs, mais peu gai à vrai dire, de la prostitution du carré Dominion. Nous rejoignons ainsi l'universel à travers le particulier, de façon très canonique, le crime passionnel n'étant pas d'invention bien récente, ni en art ni en réalité. Mais si l'intervention de la police est banale en ce cas, il reste à s'interroger sur le sens du recours à l'instance politico-judiciaire pour créer, chez les spectateurs, une attente constamment frustrée, finalement déçue.

scandale appréhendé

C'est bien à la démonstration de la grandeur morale d'Yves que devait servir essentiellement le choix du lieu, car, du juge, on n'aura même pas vu l'ombre. Si l'interrogatoire s'était déroulé ailleurs, dans le bureau de l'inspecteur par exemple, le thème fondamental aurait été conservé, à savoir le meurtre passionnel. Mais le protagoniste y aurait perdu son auréole de victime d'une société bourgeoise hypocrite et corrompue, qu'il veut enfin démasquer et conduire à sa perte, le prix en dût-il être la sienne propre. Sur ce point, un doute règne cependant, car peut-être Yves recherchait-il plus banalement à faire «chanter» le juge pour sauver sa peau? Mais pour qui est-il scandaleux qu'un juge paie les services d'un jeune prostitué? Est-ce la prostitution ou l'homosexualité qui est en cause? Ou peut-être les deux? Même si l'action est située dans le contexte des années soixante, alors que le sexe faisait encore problème («encore», dites-vous?), le spectateur n'en reçoit pas une intelligence suffisante pour s'émouvoir du scandale tant appréhendé par l'inspecteur. Il est même étrange que ce thème ait surgi dans cette conjuncture. En vingt ans, une société a déjà changé et s'est refait une virginité amnésique. C'est pourquoi tout ce branle-bas laisse l'impression d'une tempête dans un verre d'eau: «Much ado about nothing»...

victime complice

Aussi cynique ou averti que son spectateur, Yves sait tout cela: de ce point de vue, sa sensibilité est, pour ainsi dire, anachronique; elle paraît bien en avance sur son temps et sur son âge. Il est difficile de croire ce jeune homme contemporain d'Expo 67, du centenaire de la Confédération et des débuts du métro de Montréal. Nous sommes prévenus qu'il a chèrement payé son savoir (sa mère a été trouvée morte dans des circonstances nébuleuses à Radio-Canada, son père est mort plus banalement du cancer...), comme pour légitimer sa volonté, ou plutôt sa velléité de tirer maintenant parti des «faiblesses» d'un client haut placé, d'autant plus que rien ne semble avoir été prémédité dans sa démarche. C'est le



«Yves pleure beaucoup durant cette conversion, sorte de saint Sébastien traversé de flèches invisibles et transfiguré par la douleur.» Photo: Robert Laliberté.



«Deux heures d'empoignades verbales [...] et de demi-confessions successivement rectifiées». Photo : Robert Laliberté.

hasard, lequel, on le sait, fait bien les choses, sauf en art, qui lui fait rencontrer ce client providentiel, à la fois juge et homosexuel : une aubaine en l'occurrence. Yves pourra exploiter à son profit la contradiction d'un gardien de loi anomal, au sens étymologique qu'a ici l'épithète. Il se rend ainsi objectivement complice, même si c'est à son insu, de la répression vertueuse dont il est pourtant, et malgré tout, victime. On pourra toujours trouver qu'une telle attitude est compréhensible, voire intéressante... Oui, peut-être, mais elle ne saurait pour autant être approuvée d'aucune manière. La complaisance que manifestent tant le dialogue dramatique que la scénographie ou l'interprétation pour le personnage du jeune prostitué criminel, lequel use et abuse des charmes de son acteur dans de constantes tentatives pour séduire et provoquer on ne sait trop qui, obnubile les enjeux, idéologiques, de la situation.

scandale ou mauvaise foi?

Il est vrai, on l'a déjà dit, qu'Yves renoncera à sa manoeuvre initiale de faire chanter le juge. Mais cette bonne action constitue elle-même un tour de passe-passe qui devrait nous permettre de comprendre que, dans le monde de cette pièce, la sexualité reste mauvaise, parce qu'elle est objet de scandale et, pour comble, elle est exploitée en tant que telle par ceux-là qui en vivent. Avec beaucoup de naturel s'il vous plaît. Elle est pour Yves lui-même le négatif de l'amour, la part de chair qui alourdit l'âme; elle conduit à la destruction de la vie, de la vie des autres, s'entend.

Il y a là une contradiction qui gêne, non pas en tant que contradiction mais en tant que mauvaise foi, involontaire par définition, et que l'enrobage scénique camoufle au point de la rendre... visible. Par exemple, que signifient le comportement d'Yves, pour le moins confus, après son geste homicide, et son errance de quarante-huit heures à travers Montréal, sinon son désarroi? Désarroi qui lui laisse néanmoins assez de présence d'esprit —

dramaturgie oblige — pour continuer son tapin et voler les clés du juge. On peut supposer que ce dernier a eu la bonne idée de lui dévoiler son identité, son adresse, etc. La fureur de l'inspecteur devant tant d'illogisme provient de ce qu'il flairait l'alibi. Ce en quoi il a doublement tort: Yves ne ment pas, ne sait pas mentir, pur en cela comme les victimes sacrificielles, et ce comportement n'a pas d'explication autre que les impératifs de l'intrigue, c'est-à-dire la rencontre avec le juge. C'est pourquoi la conduite d'Yves ressemble à celle de cette femme dont parle Sartre, laquelle tout en abandonnant sa main à l'homme dès le premier rendez-vous,

entraîne son interlocuteur jusqu'aux régions les plus élevées de la spéculation sentimentale, [...] parle de la vie, de sa vie, [...] se montre sous son aspect essentiel: une personne, une conscience. Et pendant ce temps, le divorce du corps et de l'âme est accompli: la main repose inerte entre les mains chaudes de son partenaire: ni consentante, ni résistante — une chose.¹

les portes du paradis

La mise en scène accentue cet angélisme par divers procédés. Passons sous silence le charivari édifiant des grandes orgues romantiques de la bande sonore, d'un goût ronflant et d'un usage douteux. Fermons aussi les yeux sur les moments où Lothaire Bluteau minaude à petite voix en exhibant, preuve à l'appui, son nombril; démonstration, doit-on croire, d'une candeur animale qui le met comme au-delà du bien et du mal. Mais il y a beaucoup mieux, c'est-à-dire plus gros. L'illusion d'envol hors du monde, lors du soliloque final, est appuyée par un effet de surprise, sinon de choc: les battants dantesques de la porte capitonnée s'écartent enfin pour révéler, en projection grandeur nature, la blancheur immaculée d'une colonne dorique, aperçue en contre-plongée sur fond d'azur. Il n'en fallait pas moins, sans doute, pour que le spectateur comprenne l'aspiration d'Yves à un au-delà d'éternité, de pureté, de beauté, et tant pis, ou tant mieux, si le symbole est gréco-phallique. À travers tant de laideurs et de bassesses, pointe l'espoir, envoyé par on ne sait quelle divinité compatissante. Alors, cette vie se découvre ce qu'elle a toujours été: une vallée de larmes. Le meilleur reste à venir, viendra aux vrais purs, c'est-à-dire à ceux qui ont été purifiés par la souffrance. Tout un nouvel évangile, mais qui sent, hélas! le réchauffé.

Yves pleure beaucoup durant cette conversion, sorte de saint Sébastien traversé de flèches invisibles et transfiguré par la douleur. Isolé dans un halo de lumière, il découvre, en même temps que son torse, l'économie théologique qui équilibre le péché par les larmes. Il est en train de se racheter par le renoncement au seul amour «gratuit» qu'il ait eu. Il s'y était préparé par la lecture de Claudel à laquelle son ami l'avait initié. Peut-être Yves savait-il que Claudel aimait ce proverbe espagnol: Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Au sortir de l'extase, Yves est donc purifié, au-dessus de tout, et de tous. Il peut pardonner à tous ceux qui l'ont exploité dans sa chair et dans son âme.

l'excès de corps

Ni l'auteur ni le metteur en scène n'ont résisté à la tentation manichéenne de la métamorphose héroïque du personnage, puisqu'il semble plus facile de concevoir un ange ou une bête qu'un simple être humain.² Le mal ne serait pas grand si ce comportement ne prétendait émaner d'on ne sait quelle psychologie des profondeurs, alors qu'on y flairait, plus banalement, une sorte de perversion puritaine. C'est sur un mépris assez paradoxal du

1. Jean-Paul Sartre, *l'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 95.

2. En ce sens, l'ultime avatar d'Yves est à rapprocher de celui de Molina dans *le Baiser de la femme-araignée*. Dans le film de Babenco, le dernier quart d'heure transforme un homosexuel hédoniste en martyr de la gauche, contre toute vraisemblance, pour conclure, sur un temps fort sans doute, cela même qui ne peut être conclu et que le film avait admirablement réussi à suggérer jusque-là, c'est-à-dire le devenir. Mais tandis que, chez



Si Lothaire Bluteau «minauda à petite voix en exhibant, preuve à l'appui, son nombril; démonstration, doit-on croire, d'une candeur animale qui le met comme au-delà du bien et du mal [,] il y a beaucoup mieux, c'est-à-dire plus gros»: «la blancheur immaculée d'une colonne dorique» viendra appuyer «l'illusion d'envol hors du monde, lors du soliloque final». Photos: Robert Laliberté.

corps que notre jeune héros édifie son amour. La reconnaissance fulgurante du plaisir qu'il en tire pour la première fois de sa vie, cordonnier mal chaussé, lui est intolérable. La jouissance des autres lui était indifférente peut-être parce qu'elle était monnayable (l'argent n'a pas d'odeur, n'est-ce pas? Ou, dirait quelqu'un, c'est plutôt l'homme qui n'a pas d'odorat), alors que la sienne est pure gratuité. Comment comprendrait-il ce qui ne s'achète pas? Non, ce n'est pas par excès d'amour qu'il tue, comme il le croit et veut le faire accroire — mais la crédulité extorquée par l'identification aristotélicienne a toutefois des limites —, c'est par excès de corps. Le corps, c'est-à-dire la sexualité, est de trop dans cette pièce. Elle est l'ennemie à abattre; et elle est abattue. Et ça a marché; la pièce a eu du succès. Qui donc parlait de libération des moeurs dans cette fin de vingtième siècle?...

masque et intentions

Que de conformisme est ainsi, çà et là, conforté tout au long de la pièce! On y trouve même l'apologie du travail dans la plus pure tradition de la littérature «ohnette». Le jeune homme raconte qu'il a bordé dans son lit un client américain qui s'était endormi trop vite, et qu'il lui a même laissé les émoluments payés d'avance parce qu'il n'avait pas eu le temps de les

Babenco, la fin semble comme surajoutée, c'est-à-dire qu'elle pourrait être variée, voire retranchée, sans modifier l'essentiel, chez Dubois, le protagoniste se laisse si bien aspirer vers sa transfiguration (on voudrait pouvoir dire, pour respecter l'esprit pâmé de cette scène, sa sublimation) qu'on croirait qu'il en est plutôt sorti à reculons, programmé et planifié comme l'est nécessairement toute démonstration, parce que tout compte fait, il y a quelque chose de la thèse dans cette pièce.

gagner vraiment. Ce geste charmant, clin d'oeil de la prostitution comme il faut vers les coeurs sensibles, doit prouver de toute évidence que le «fond» naturel de l'être n'a pas été touché par le «mal», prostitution ou sexe, *ad libitum*; que les actes peuvent être répréhensibles sans nuire à la bonté des intentions. Ainsi, à peu de frais, le spectateur est rassuré; les apparences et les actes sont trompeurs, parce que chacun ne fait que jouer son rôle social. Ne cherchons que les intentions, surtout les bonnes. Sous le masque est le visage, le vrai cette fois, bien sûr, que le dramaturge révèle aux moments pathétiques. Et c'est bien la seule tentative d'appréhension de l'humain qu'on trouve dans la pièce, sorte de juste milieu calculé et éculé entre le Bien et le Mal, mais où le Bien finit tout de même par l'emporter. *In extremis* de préférence, c'est mieux pour les frissons.

Par les temps moroses qui courent, ce happy end semble avoir remonté le moral d'un grand nombre. Mais pas de tout le monde.

alexandre lazaridès*



* Né au Caire (Égypte) en 1940, Alexandre Lazaridès a obtenu un doctorat en études françaises à l'Université de Montréal. Il enseigne la critique littéraire au département de français du cégep du Vieux-Montréal. Il est l'auteur de *Valéry. Pour une poétique du dialogue*, publié aux Presses de l'Université de Montréal en 1978. N.d.l.r.